Ancey, Georges Marie Edmond
Mathévon de Curnieu
Monsieur Lamblin

PQ
2153
A33M6

GEORGES ANCEY

MONSIEUR LAMBLIN

COMÉDIE EN UN ACTE

EN PROSE

PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

PALAIS-ROYAL

1888

Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés.

LIBRARY
MAR 11 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2153
A33M6

MONSIEUR LAMBLIN

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris, sur la scène du Théatre Libre, le 15 juin 1888.

A LA MÊME LIBRAIRIE

En famille, pièce en un acte, par M. Oscar Méténier, représentée sur le Théâtre Libre. Prix. 1 50

Belle-Petite, comédie en un acte, par M. André Corneau, représentée sur le Théâtre Libre. Prix..... 1 70

Esther Brandès, pièce en trois actes, par M. Léon Hennique, représentée sur le Théâtre Libre. Prix..... 2 »»

La Sérénade, pièce en trois actes, par M. Jean Jullien, représentée sur le théâtre Libre. Prix. 2 »

La puissance des Ténèbres, drame en cinq actes et six tableaux du comte Léon Tolstoï, traduit du russe par MM. Isaac Pavlowky et Oscar Méténier, représenté sur le Théâtre Libre. Prix..... 2 »»

La Prose, comédie en trois actes, par M. Gaston Salandri, représentée sur le Théâtre-Libre... 2 »»

GEORGES ANCEY

MONSIEUR LAMBLIN

COMÉDIE EN UN ACTE

EN PROSE

PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
Palais-Royal

1888

Droits de traduction, reproduction et d'analyse réservée

A

ANDRÉ ANTOINE

Mon cher ami,

Cette dédicace est la première que j'imprime. Permettez-moi de vous l'offrir, en témoignage de grande admiration et de sincère reconnaissance.

GEORGES ANCEY.

PERSONNAGES

LAMBLIN.....	M.	MAYER.
MARTHE LAMBLIN.....	MMmes	NANCY VERNET.
MADAME BAIL.....		BARNY.
MATHILDE COGÉ.....		DORSY.
UN DOMESTIQUE.....	M.	ANDRÉ BERTIN.

La scène se passe à Paris, de nos jours, chez Lamblin.

MONSIEUR LAMBLIN

Le théâtre représente un salon élégant. Porte au fond. Portes latérales à deux battants. A droite, au premier plan, une fenêtre. Près de la fenêtre et abrité d'un paravent, un grand fauteuil à côté d'une table à ouvrage. A gauche au premier plan, une cheminée. A droite et à gauche de la cheminée et se faisant vis-à-vis, un canapé et un large fauteuil ; près du canapé, un guéridon; près du guéridon, un puff et deux chaises. Cette partie du décor doit être disposée de façon à figurer un petit coin intime. Lampes, fleurs, meubles divers, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LAMBLIN, MARTHE, MADAME BAIL.

Au lever du rideau le domestique entre, apportant, le café et les cigares qu'il dépose sur le guéridon.

LAMBLIN, se pelotonnant dans son fauteuil.

Ah ! qu'on est bien, qu'on est bien... (A Marthe.) Sers nous le café, mon enfant, sers nous le café.

MARTHE, triste.

Oui.

LAMBLIN, à part.

Elle a toujours un petit quelque chose dans la tête !... il ne faut pas s'en inquiéter... ce n'est pas gênant (Haut.) Eh bien, belle maman, qu'est-ce que vous dites de ces dentelles-là ?

MADAME BAIL.

Ah ! elles sont ravissantes !... Vous devez en avoir pour de l'argent !.... Il y en a 20 mètres !

LAMBLIN.

J'en ai pour 5000 francs... 5000 francs ! (A Marthe.) Oui, madame, votre mari s'est montré généreux ; il a voulu que sa femme fût belle et qu'elle eut tout ce qu'elle désirait. A-t-il réussi ?

MARTHE.

Je le remercie... En effet, j'ai rarement vu d'aussi belles Malines... Madame Pertuis en a fait venir dernièrement qui sont loin de valoir celles-là.

LAMBLIN.

Ah ! je suis bien content !... Eh bien, on n'embrasse pas son mari ?... pour sa peine !... (Elle l'embrasse.) A la bonne heure !

MADAME BAIL, à Lamblin.

Vous la gâtez !

LAMBLIN, à Marthe.

C'est vrai que je te gâte ?

MARTHE.

Oui, oui, certainement.

LAMBLIN.

Eh bien, c'est ce qu'il faut... Que tout le monde soit content !... Voilà tout ce que nous pouvons souhaiter ! n'est-ce pas, maman Bail !.. Prenez garde, si vous me regardez comme cela, je vais devenir entreprenant !

MADAME BAIL.

Qu'il est bête !

LAMBLIN.

Ah ! voilà.

MADAME BAIL, à Marthe.

Ris donc toi !...

MARTHE.

Mais je ris.

LAMBLIN, attirant sa femme sur ses genoux.

Non, non, tu ne ris pas assez, la petite ; aussi pour te punir, je vais t'embrasser encore.

Il l'embrasse.

MARTHE.

Dieu ! que ta barbe pique !... Prends donc ton café ; il va être froid, et tu t'emporteras encore contre Julie.

Un temps.

LAMBLIN.

Il fera beau demain !

MADAME BAIL

Tiens ! quelle idée ?

LAMBLIN.

Oui... les globules du sucre que j'ai mis dans mon café se rassemblent tous dans le milieu.

Il boit.

MADAME BAIL.

Le fait est que je voudrais bien qu'il fît beau.

MARTHE.

Tu as des courses à faire ?

MADAME BAIL.

Il faut que j'aille à Argenteuil.

LAMBLIN.

Ah! belle maman, qu'est-ce que vous allez faire à Argenteuil ?... Il doit y avoir par là quelque vieux général...

MADAME BAIL, ironiquement.

Justement!... et je veux vous donner un petit beau-frère... Qu'est-ce que vous diriez de cela... hein ?... Répondez donc!... Si ça arrivait, tout de même ?

LAMBLIN, demi sérieux.

Ne dites pas cela, même en plaisantant...

MADAME BAIL.

C'est que ça lui fait de l'effet! Calmez-vous, allez!... Quand je me remarierai!...

LAMBLIN, timidement.

Oh ! mon Dieu, la vie conjugale a du bon !...

MADAME BAIL.

Pour les hommes !...

LAMBLIN.

Pour tout le monde !... Est-ce que le foyer n'est pas le refuge, l'endroit sacré, où nous trouvons, hommes ou femmes, le repos des fatigues journalières ?... Dites le contraire, belle maman. Nous sommes là tous les trois, à notre affaire, comme de bons vivants, dans un petit intérieur des plus confortables, où la conversation est animée et joyeuse, sans être gênante, où la tête se repose, où le cœur se tait, et où six ans de ménage ont apporté cette sûreté d'affection, qui rend indulgents les uns aux autres et qui reste inébranlable devant toutes les circonstances de la vie. C'est inappréciable, tout cela, inappréciable, et rien que d'en parler, les larmes vous viendraient aux yeux !

Il reprend de l'eau-de-vie.

MARTHE, l'arrêtant.

Surtout quand on est un peu... parti.

MADAME BAIL.

Marthe, tu n'es pas gentille.

LAMBLIN, à madame Bail.

Il n'y a décidément que vous qui me compreniez, belle maman !.... La petite, pour sa peine, va me donner un cigare... un de ceux qui sont sur la table !

MARTHE, le lui donnant.

Es-tu assez paresseux !.... Il ne peut pas même étendre le bras jusque là !....

LAMBLIN.

Ah! c'est que, vois-tu, je tiens beaucoup, moi, à ce que ma petite femme me serve et soit très aimable avec moi!...

MADAME BAIL, les regardant.

Voulez-vous que je me retire?

LAMBLIN.

Pourquoi?

MADAME BAIL.

Dame! parce que...

LAMBLIN, comprenant.

Ah!.... Non, non, belle maman, restez là et racontez-nous des histoires. La petite est sévère, et il ne faut pas s'aventurer à lui pincer la taille. Son bon Dieu lui défend toute expansion.

MADAME BAIL.

Alors, je ne vous ennuie pas trop, comme ça?

LAMBLIN.

Vous, belle maman!... C'est-à-dire que le jour où je vous ai insinué l'idée de venir habiter avec nous, j'ai été le plus malin des hommes. C'est si commode pour moi que vous logiez ici, chez nous. Les gens, qui sont comme moi dans les affaires, n'ont pas le loisir de passer leur vie auprès de leur femme. Il m'arrive souvent, après toute une journée d'absence, d'être obligé de retourner au bureau, le soir...

MARTHE.

Comme hier!

LAMBLIN.

Comme hier.... Et puis, s'il me prend de temps en temps la fantaisie bien naturelle, d'aller faire un tour sur le boulevard...

MADAME BAIL.

Ou ailleurs...

LAMBLIN.

Ah ! ah ! Toujours le mot pour rire, belle maman. S'il me prend la fantaisie de sortir un peu, voilà tout de suite pour la pauvre petite bien des heures de solitude et d'ennui. Vous êtes venue chez nous, et maintenant, je n'ai plus aucun remords de la quitter, parce que je la sais en de bonnes mains ! C'est une tranquillité pour moi. Aussi, y a-t-il mille petites libertés que je ne prenais pas, avant que vous ne vinssiez ici, et que je prends maintenant sans le moindre scrupule.

MADAME BAIL.

Allons, vous êtes bien gentil !

LAMBLIN.

N'est-ce pas, la petite ?

MARTHE.

Certainement que maman a bien fait.

LAMBLIN.

C'est que, moi, je veux qu'on soit heureux ! Il ne suffit pas que je sois content, il faut que tout le monde le soit, autour de moi !... Moi, voyez vous, je ne puis pas souffrir les égoïstes !...

MADAME BAIL.

Vous avez bien raison.

LAMBLIN.

Et c'est si facile de ne pas l'être ! (Un temps.) Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie, ce soir, c'est que j'ai rapporté du bureau une liasse de polices, au bas desquelles il faut que j aille mettre ma signature,

MARTHE.

Comment ça va-t-il les affaires, dans ce moment ci ?

LAMBLIN.

Pas très bien.

MARTHE.

Es-tu remboursé de tes frais par M. Paccot ?

MADAME BAIL.

Oui, au fait ?

LAMBLIN.

Depuis trois jours, mais ça a été dur !.... Enfin, je suis remboursé, c'est tout ce que je demande !... Je vais signer mes polices... j'en ai pour un quart d'heure à peine.... Je vous retrouverai là, hein ?..... (A Marthe.) et la petite me laissera prendre mon verre d'eau-de-vie !..... A bientôt.....

MADAME BAIL.

A bientôt !

LAMBLIN, à Marthe.

Tu me laisseras prendre mon verre d'eau-de-vie ?

MARTHE.

Non, c'est ridicule, tu te feras mal !

SCÈNE II

MARTHE, MADAME BAIL.

MADAME BAIL.

C'est un bon garçon !

MARTHE.

Tu le défends toujours ! Le monde doit en regorger de bons garçons, comme lui !... Ces bons garçons là, ce sont les égoïstes !

MADAME BAIL.

Allons, allons ! calmons-nous !

MARTHE.

Je suis très calme, je t'assure, très calme ! Autant j'ai été révoltée, il y a un an, quand la liaison d'Alfred a été connue, autant tout cela me laisse froide à présent.

MADAME BAIL.

Si tu crois que je ne vois pas ce qu'il en est !

MARTHE.

Non, tu ne le vois pas !

MADAME BAIL.

Tu n'as pas encore pris ton parti, comme tu devrais l'avoir fait depuis longtemps, tu as encore des papillons dans la tête... et tu n'es pas raisonnable, pas raisonnable du tout!

MARTHE, agacée.

Eh bien quoi, après?... Quand même j'aurais parfois encore des moments de révolte, quand je ne serais pas raisonnable, comme tu le dis, à qui cela ferait-il du mal, sinon à moi! Que veux-tu? on n'y fera rien! l'idée de ce partage, reconnu et admis tacitement entre nous, me répugne. Il suffit de réfléchir un instant, pour comprendre que tout cela est abominable! Dire que nous sommes presque ses complices! J'ai même cru tout à l'heure, que nous allions nous mettre à en causer entre nous!... Du reste, ce n'est que partie remise, et nous en arriverons là!

MADAME BAIL.

Que veux-tu y faire? Quand tu répéteras toujours la même chose! Crois en donc ma vieille expérience, et sois philosophe comme toutes les femmes le sont, comme j'ai dû l'être moi-même plus d'une fois!... Si tu crois que ton père!... enfin, passons!

MARTHE.

Philosophe! philosophe! c'est très-joli à dire!... Cette Mathilde Cogé, sa maîtresse, qu'est-ce qu'elle a de mieux que moi... je voudrais bien le savoir!

MADAME BAIL.

En tous cas, il pourrait être tombé plus mal! C'est une veuve, une femme du monde, qui ne lui

mangera pas sa fortune. Je la connais un peu, de l'avoir vue chez Madame Parent... elle m'a l'air d'une écervelée, du reste, et pas méchante !

MARTHE, rageant.

Ah !...

MADAME BAIL.

Mais, encore une fois, que veux-tu faire ?

MARTHE, sourdement.

Je ferais mieux de me séparer.

MADAME BAIL.

Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ? C'est que tu sens bien que tu t'en repentirais.

MARTHE.

Eh ! crois-tu que cela ne vaudrait pas mieux, pour tous ? Qu'est-ce que je fais ici, moi ? Quelle espérance puis-je former ? Celle de compléter le bonheur de ce monsieur, qui daigne trouver en moi une agréable garde-malade, et qui aime se reposer près de moi de ses fatigues du dehors ! Grand merci ! Autant m'en aller !

MADAME BAIL.

Ce serait un coup de tête bien ridicule et que tu n'auras pas la sottise de faire !

MARTHE.

Oui... je sais... j'encourrais le blâme du monde !...

MADAME BAIL.

D'abord ! Et nous devons tout supporter, plutôt que de ne pas faire comme les autres et de nous

mettre en contradiction avec le monde... dont nous sommes !

MARTHE.

Mais au moins j'aurais peut-être ma tranquillité !

MADAME BAIL.

Ta tranquillité !...Pas du tout, ma chère enfant, et tu le sais bien, tu aurais des regrets !

MARTHE, ironique.

Lesquels ?

MADAME BAIL.

Dieu le sait ! Peut-être, sans l'aimer bien entendu, dans le sens exact du mot, peut-être as-tu encore pour lui, dans un coin de ton cœur, un fond de tendresse, fait d'indulgence et de pitié !... On va loin avec ça !... Peut-être as-tu même un vague espoir. . (Mouvement de Marthe.) N'en parlons plus. Et puis, tu es religieuse, tu es même pieuse, tu as l'âme large et compatissante... voilà bien des raisons pour prolonger ton indécision et pour te faire regretter un coup de tête, si tu le faisais jamais !... Crois moi, va !...(Silence de Marthe. Changeant de ton.)Et puis, au bout du compte, tu n'as pas tant à te plaindre que bien d'autres : ton mari n'est pas un des pires, c'est même un des bons. Que dirais-tu donc si tu étais à la place de Madame Ponceau, dont le mari mange l'argent de la maison dans des absences de deux ou trois mois ; il s'en va, on ne le revoit plus, et quand il revient, c'est pour quereller cette pauvre Marie, et même la battre, la battre... oui. Alfred, au contraire, est bon pour toi, attentionné, il est là, le soir, trois fois par semaine, il te comble de cadeaux, de friandises ; il t'achète des dentelles, jamais il ne te bouscule, jamais. Tout à l'heure encore, il était très gentil, là, à causer, bien simple,

bien naturel; il m'a même paru plein de cœur et tout ce qu'il disait était on ne peut plus gracieux et consolant.

MARTHE, amère.

Oui, oui, tu dis cela parce qu'il te faisait des compliments ?

MADAME BAIL.

Mais ce n'est pas pour cela du tout...

MARTHE.

Que tu fais son éloge ? allons donc ! il te plaît et il t'amuse; et, quand tu m'engages à ne pas me séparer, c'est autant parce que tu désires garder Alfred auprès de nous, que parce que tu crains les jugements du monde... dis-le donc franchement !

MADAME BAIL.

Marthe, tu n'es pas gentille de me dire cela.

MARTHE.

C'est que c'est la vérité.

MADAME BAIL.

Mais non, mais non.

MARTHE.

Et c'est encore une des choses qui me froissent dans la vie que je mène, que de voir ma mère prendre presque toujours contre moi le parti de son gendre. Il n'y a pas d'occasion, où tu ne lui trouves des excuses ; tu n'as qu'une crainte, celle qu'il ne se blesse d'un mot trop vif, d'un bout de conversation entendue par hasard, et la preuve, c'est qu'il ne peut pas tomber au milieu d'un de nos entretiens, qui roulent presque toujours sur le même sujet,

sans que tu ne me fasses signe de me taire avec des figures désespérées !

MADAME BAIL.

Allons donc !... (Marthe va répondre. Madame Bail émue, en voyant entrer Lamblin). Lui, lui !...
Marthe hausse les épaules.

SCÈNE III

LES MÊMES, LAMBLIN, puis LE DOMESTIQUE

LAMBLIN, joyeux.

Là, c'est fini.... 102 signatures, ni plus, ni moins !.. Bon travail ! Embrassez-moi, la petite, je vous ai gagné là en moins d'une heure un millier de francs. C'est beau, les assurances !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur ?

LAMBLIN.

Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE, embarrassé.

Quelqu'un... du bureau qui vient pour causer à Monsieur.

LAMBLIN.

Quelqu'un du bureau... à cette heure-ci ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

LAMBLIN.

Dites que je suis en famille et que je ne reçois pas.

LE DOMESTIQUE.

C'est ce que j'ai dit mais la... personne insiste.

LAMBLIN.

Ah ! que c'est embêtant !...

MADAME BAIL.

Recevez donc, mon ami, nous allons nous retirer avec Marthe et vous laisser le salon. Personne ne vous dérangera !

MARTHE.

Oui, il vaut mieux recevoir !

Elles se disposent à sortir en emportant leurs ouvrages.

LAMBLIN, au domestique.

Alors faites entrer !

MARTHE, à madame Bail désignant le domestique.

As-tu remarqué ?... Adolphe avait l'air embarrassé !

MADAME BAIL.

De quoi vas-tu encore t'inquiéter ?

MARTHE.

Je t'assure.

Elles sortent.

SCÈNE IV

LAMBLIN, puis MADAME COGÉ.

LAMBLIN, seul.

C'est assommant ! On n'a pas une minute de tranquillité, et on ne peut même pas embrasser sa femme, quand cela vous fait plaisir !

Entre madame Cogé.

LAMBLIN, ennuyé.

Vous !...

MADAME COGÉ.

Qu'est-ce que tu dis de mon truc ?

LAMBLIN.

Il est infernal et dangereux.

MADAME COGÉ.

Allons donc !... J'ai eu envie d'aller aux Bouffes et je suis venue te prendre. Il est 9 heures, nous arriverons pour la grande pièce !...

LAMBLIN.

Pas du tout, pas du tout, c'est impossible; et puis, venir comme cela sans crier gare ! voyons, ma chère Mathilde, vous n'y pensez pas ?

MADAME COGÉ.

Si, depuis ce matin ! ... Tu avais été si gentil hier soir !....

LAMBLIN.

Eh bien, il faut partir tout de suite ! Si on te trouvait là !....

MADAME COGÉ.

Quoi ?... Ta femme te passe tout !... En tous cas, en route !... Prends ton chapeau, fais tes adieux, je t'attends en bas... j'ai une voiture !

Un temps.

LAMBLIN.

Mais non, ce n'est pas possible.... vas y toute seule, à ton théâtre... j'ai la migraine, j'ai trop fumé.

MADAME COGÉ.

Comment, tu refuses ! Moi qui me faisais une joie...

LAMBLIN.

Ecoute, ma chère amie, je t'ai dit une fois pour toutes, que je n'étais pas un cascadeur, moi... je suis très loin d'être un cascadeur... j'aime les petites choses bien réglées, les bonnes petites habitudes bien assises, les petits arrangements bien convenus, et qu'une boutade ne vient pas inopinément renverser. Je suis très famille, moi, très famille ; je te l'ai dit souvent, et je suis étonné que tu ne t'en rendes pas compte.

MADAME COGÉ, criant.

Tu m'ennuies ! là !

LAMBLIN.

Ne crie donc pas si fort... Pour rien au monde, pour rien au monde, je ne sortirais ce soir. Hier, Dieu sait si j'étais heureux d'aller te voir ; nous

avons bien ri, nous avons fait une bonne petite fête, très réussie, je n'en disconviens pas; c'était charmant, et je ne demande qu'à recommencer; seulement, pas ce soir... demain. Nous avons pris le lundi, le mercredi, le vendredi et un dimanche de temps en temps; je n'y veux rien changer. Je suis réglé comme un coucou, moi; tu n'as pas l'air de t'en douter; et je ne sonne qu'à l'heure où je dois sonner.

MADAME COGÉ.

C'est-à-dire que tu m'aimes trois jours sur six, et que le reste du temps tu te soucies de moi comme du grand Turc! Drôle d'amour que celui-là !...

LAMBLIN.

Pas du tout; je pense à toi, très souvent, et si tu venais à disparaître, tu me manquerais beaucoup. Seulement de là à déranger l'équilibre de mon existence....

MADAME COGÉ.

Et puis, tu aimes ta femme, n'est-ce pas ?

LAMBLIN.

Tu es jalouse ?

MADAME COGÉ.

Absolument, et j'en ai sujet...

LAMBLIN.

Que tu es bêbête, va !.. Tu sais bien qu'il n'y a que toi, voyons !... seulement...

MADAME COGÉ.

Ah ! il y a un seulement !

LAMBLIN.

Oui... seulement ce n'est pas une raison parce que je t'aime, pour que je n'aie aucune affection pour ma pauvre petite Marthe, que tu traites trop à la légère et qui est si dévouée !

MADAME COGÉ.

Qu'est-ce qu'elle a donc de si extraordinaire ?

LAMBLIN, s'animant.

Elle a d'extraordinaire, qu'elle fait pour moi ce que d'autres ne feraient pas... là... toi, la première. C'est une affection sûre, que j'ai là, en réserve pour mes mauvais moments, une affection qui ne tourne pas à tous les vents, qui n'a pas des hauts et des bas ! Il faut la voir douce, résignée, attentive, se mettant en quatre pour me faire plaisir, inquiète quand j'ai seulement mal à la tête, allant me chercher mes pantoufles quand je reviens tout crotté et tout mouillé... de chez toi ! (Très ému.) Tout à l'heure encore, tu vois ce verre d'eau-de-vie qui est là... c'est le second que je me préparais à boire, et au moment où je me le versais, j'ai vu sa petite main s'avancer et me le retirer, sous prétexte que je n'étais pas raisonnable et que j'allais me faire du mal !... (Il pleure à moitié.) D'ailleurs je n'en avais repris que pour qu'elle me dise cela, mais voilà de ces choses qui vous remuent le cœur... (Un temps.) Et maintenant il faut t'en aller !.

MADAME COGÉ.

Oh ! ça non ! je t'aime, moi, et....

LAMBLIN.

Et tu es égoïste... Tu sais bien que je ne peux pas

souffrir les égoïstes, moi !.. Tu veux me priver d'une bonne soirée bien tranquille et bien calme, à ton profit, à toi qui n'es ni tranquille, ni calme !

MADAME COGÉ.

Je veux que tu m'aimes, que tu m'aimes exclusivement, et pour cela que tu quittes ton ménage, s'il le faut ?

LAMBLIN.

Oui ! et puis que je vienne à être malade, ce qui peut arriver, quoique j'ai une bonne santé, Dieu merci ! et tu me planteras là, avec ton caractère !... je te connais... tu es la meilleure femme du monde, mais cela ne t'empêche pas d'être superficielle....

MADAME COGÉ.

Superficielle !...

LAMBLIN.

Tu es superficielle, avoue-le... Ta façon de tomber ici, comme une bombe, en est la preuve. Quand tu te mets à parler de toi, de tes robes, de tes fantaisies, ça n'en finit pas ; tu ne sais pas être sérieuse, tu n'as pas cette conversation qui plaît à un homme, qui le flatte et qui l'amuse...

MADAME COGÉ.

Oh !

LAMBLIN.

Tu ne lui parles jamais de lui !.. Un soir que j'avais mal à l'estomac, tu m'as presque renvoyé à la maison, où l'on m'a fait du thé... La cuisinière était couchée... Marthe n'a pas craint d'aller à la cuisine et de se salir les mains !....

MADAME COGÉ.

Quand ça, quand donc ça ?

LAMBLIN.

Pour Dieu, ne crie pas si fort !... il n'y a pas plus de 15 jours.

MADAME COGÉ.

C'est que tu ne l'expliquais pas, voilà tout !

LAMBLIN.

Je me plaignais cependant assez pour attirer ton attention.

Un temps.

MADAME COGÉ.

Alors, tu ne viens pas ?

LAMBLIN

Non !

MADAME COGÉ, résolument.

Eh bien ! Adieu !

LAMBLIN.

Il ne faut pas te fâcher non plus... (Il lui prend la taille.) Voyons, tu sais bien que je ne puis me passer de toi, au milieu de tout cela, que tu es ma petite Mathilde chérie, ma petite chatte amoureuse... hein ? Te rappelles-tu hier ? Tu sais bien que je t'aime beaucoup, beaucoup !

MADAME COGÉ.

Le lundi, le mercredi, le vendredi, et de temps en temps le dimanche... Merci bien !

Fausse sortie.

LAMBLIN.

Mathilde !

MADAME COGÉ.

Bonsoir !... (Revenant.) Et puis veux-tu que je te dise une chose, moi ? quoique je sois superficielle, comme tu dis, c'est que tu n'es qu'un égoïste et que tu puises ton bonheur dans les larmes de tous ceux qui t'aiment !... Adieu !...

Fausse sortie.

LAMBLIN.

Mathilde, ma petite Mathilde !... à demain ?...

MADAME COGÉ, revenant.

Et puis veux-tu que je te dise encore une chose, c'est que, quand on est marié et qu'on veut avoir des maîtresses, il est beaucoup plus propre d'agir carrément et de lâcher sa femme !

LAMBLIN, naïf.

Pourquoi ?

MADAME COGÉ.

Parce que !... Bonsoir !

Elle sort.

LAMBLIN, la rappelant.

Mathilde !... (Seul.) L'aurais-je fâchée ? Bah ! elle aura oublié tout cela dans un quart d'heure. C'est ennuyeux tout de même... et puis voilà que j'ai mal à la tête, à présent !.. (Apercevant Marthe, qui entre à droite. A lui-même, effrayé.) Marthe ! elle a l'air furieux .. Elle aura vu Mathilde sortir !... Allons décidément, je n'ai pas de chance !

SCÈNE V

LAMBLIN, MARTHE.

MARTHE, furieuse.

Qui est-ce qui vient de sortir d'ici ?

LAMBLIN.

Mais...

MARTHE.

Qui est-ce qui vient de sortir d'ici, je veux que vous me répondiez ?...

LAMBLIN.

C'est....

MARTHE.

Madame Cogé, n'est-ce pas ? Point de mensonge, je l'ai vue !... Ah ! ça ! à quoi pensez-vous ? Introduire votre maîtresse, votre maîtresse chez moi ! Je ne sais ce qui m'a retenue jusqu'à présent de vous quitter, de m'en aller finir ma vie loin de vous, et de vous abandonner à vos débauches. Mais cette fois-ci, c'est bien la fin ! j'en ai assez, assez, vous entendez ? Aujourd'hui, je romps avec ma vie passée, vie de lâchetés stupides et de serviles complaisances. Préparez-vous désormais à vivre seul (Mouvement de Lamblin.) seul !... Adieu, Monsieur !

LAMBLIN, affolé.

Marthe !

Elle sort violemment.

SCÈNE VI

LAMBLIN, seul, allant à la porte par où Marthe est sortie.

Marthe, Marthe! la petite! Pardonne-moi... dis-moi que tu me pardonnes... fais un petit effort sur toi même... tout à l'heure encore je faisais ton éloge! (Revenant sur le devant du théâtre.) Bah! elle ne m'entend pas, elle ne veut pas m'entendre... ces choses là n'arrivent qu'à moi!... Tout est fini... mon Dieu, mon Dieu!...

SCÈNE VII.

LAMBLIN, MADAME BAIL.

LAMBLIN, en larmes, se jetant dans les bras de Madame Bail

Ah! belle maman, belle maman, tout est perdu!...

MADAME BAIL, émue.

Mais non, mais non, grand enfant; je sais ce dont vous voulez parler et tout s'arrangera.

LAMBLIN, toujours en larmes.

Je vous assure que non: Marthe me l'a dit, Marthe veut s'en aller.

MADAME BAIL, très émue.

D'abord ne vous mettez pas dans cet état là; je ne peux pas vous voir pleurer; ma fille, passe encore, mais un homme, mais vous!...

LAMBLIN.

Comment voulez-vous que je sois calme, quand tout mon avenir est détruit.

MADAME BAIL.

Pas le moins du monde ! Je connais ma fille peut-être ! elle a trop d'éducation, trop de cœur, pour jamais se séparer de vous.

LAMBLIN, un peu remis.

Vous croyez ?... Ah ! si c'était vrai !...

MADAME BAIL.

Mais oui, c'est vrai ! En ce moment elle pleure, ses larmes la soulageront et lui feront changer d'avis.

LAMBLIN, vivement.

C'est ça, qu'elle pleure, qu'elle pleure beaucoup !

MADAME BAIL.

Je vous dis qu'elle est à vous, qu'elle vous aime toujours...

LAMBLIN, s'égayant.

Vrai ? (Signe d'assentiment de Madame Bail.) Ah ! quel bonheur, quel bonheur ! Ce que vous dites là me remet complétement... Ah !... (Un temps. Changeant de ton.) Oui, mais il y a encore quelque chose qui m'ennuie.

MADAME BAIL.

Quoi donc ?

LAMBLIN, gêné.

Non, rien !

MADAME BAIL.

Ayez donc confiance en moi... parlez !

Un temps.

LAMBLIN.

Eh bien ! c'est que tout à l'heure, cette dame qui est venue... j'ai peur de lui avoir parlé trop durement, je crains de l'avoir fâchée, je l'ai presque mise à la porte.

MADAME BAIL.

Ne vous inquiétez donc pas de tout cela, vous vous trompez peut-être.

LAMBLIN, ennuyé.

Non, je ne me trompe pas... je sais bien que...

MADAME BAIL.

Je vous dis que vous avez tort de vous monter la tête.

LAMBLIN, impatienté.

Enfin qu'en savez-vous ?

MADAME BAIL, les yeux baissés.

Je n'en sais rien, seulement.... comme je me suis doutée de ce qui s'était passé ici, comme j'ai craint.. si une brouille... survenait avec cette dame... que vous ne fissiez... avec d'autres... des sottises.... des sottises qui entraîneraient une séparation..... je l'ai rejointe sur le palier..... et je lui ai... parlé.

LAMBLIN, vivement, lui prenant les mains.

Ah ! je vous remercie !

Moment d'embarras de Lamblin et de Madame Bail.

LAMBLIN, soulagé, s'asseyant

Ah!... Eh! bien, et Marthe?

MADAME BAIL, voyant entrer Marthe, à Lamblin.

La voilà!... qu'est-ce que je vous disais?...

SCÈNE VIII

LAMBLIN, MADAME BAIL, MARTHE.

Marthe rentre sans rien dire, et va s'asseoir à droite, elle rapporte de l'ouvrage. Madame Bail, prenant son ouvrage, s'assied près d'elle. Un temps

MADAME BAIL, à Marthe.

Oh! le joli dessin de broderie! Où as-tu trouvé ce modèle-là?

MARTHE.

Je l'ai pris un peu au hasard, chez ma marchande.

MADAME BAIL.

C'est charmant... Il faudra que je me procure le pareil!...

LAMBLIN, gêné

Peut-on voir, la petite? (Marthe le lui déroule.) Oh! c'est ravissant! Nous autres hommes, nous serions bien embarrassés d'en faire autant.

Il rit gauchement et se verse de l'eau-de-vie, de façon à être vu de Marthe.

MARTHE, vivement.

C'est ridicule, Alfred !...(Plus lentement, et baissant les yeux.) tu vas te faire du mal.

LAMBLIN, ravi.

Qu'elle est gentille !

Rideau

Imprimerie de l'Ouest, A. NÉZAN, Mayenne.

DERNIÈRES PIÈCES PUBLIÉE

	fr.	c.
Le Cid, o. 4 a.....	2	»
Mon Oncle, c. 3 a....	2	»
Une Cause célèbre, d. 5 parties.....	2	»
Les Noces d'un réservi-ste, c.-v. 4 a.....	2	»
En grève, d. 5 a.....	2	»
Cherchons papa, v. 3 a.	2	»
Pervenche, o. c. 3 a.	2	»
Les Français au Tonkin, d. 5 a.....	2	»
La Vie mondaine, o. c. 4 a.....	2	»
Rip, o. c. 3 a.....	2	»
Tabarin, o. 2 a.....	1	»
Les Petites Gadin, c. 3 a.....	2	»
Le Grand Mogol, opéra-bouffe, 4 a.....	2	»
Le Chevalier Mignon, o. c. 3 a.....	2	»
Babolin, o. c. 3 a....	2	»
Carnot, d. 5 a.....	2	»
Ki-ki-ri-ki, japonaiserie, 1 a.....	1	»
Jemmapes, d. 4 a.....	2	»
Pedro de Zalaméa, o. 4 a.....	1	»
Fanfreluche, o c. 3 a.	2	»
L'Ami d'Oscar, o. c. 1 a.	1	50
Gillette de Narbonne, o. c. 3 a.....	2	»
Fanfan-la-Tulipe, o. c. 3 a.....	2	»
Le Cœur et la Main, o. c. 3 a.....	2	»
Il ne faut pas dire: fontaine..., pièce 1 a.	1	»
Le Tribut de Zamora, o. 4 a.....	2	»
L'Ablette, c. 1 a.....	1	50
Le Terrible Bonnivet, c. v. 1 a.....	1	50
Trois Valets, c. 1 a...	1	»
C'est le professeur, c. v. 1 a.....	1	»
Le Temps perdu, c 1. a.	1	»

	fr.	c.
Les Petites Voisines, c.-v. 3 a.....	2	»
Coup de Soleil, c. 1 a.	1	50
Racine à Port-Royal, c. 1 a.....	1	»
La Flamboyante, c. 3 a.	2	»
Manon, o. c. 5 a.....	1	»
Corneille et Richelieu, c. 1 a. en vers.....	1	»
Diana, d. 5 a.....	2	»
La Dormeuse éveillée, o. c. 3 a.....	2	»
Le Roi de carreau, o. c. 3 a.....	2	»
La Nuit de noces de P. L. M., c. 1 a.....	1	»
L'Affaire de Viroflay, c. 3 a.....	2	»
Les Grands Enfants, c. 3 a.....	2	»
Madame est jalouse, c. 1 a.....	1	50
Kléber, d. 5 a.....	2	»
L'Heure du berger, c. v. 3 a.....	2	»
Les Honnêtes Femmes, c. 1 a.....	1	50
Les Corbeaux, c. 1 a. (in-8).....	4	»
Amhra! d. 5 a. en v. (in-8).....	4	»
La Navette, c. 1 a....	1	50
Henry VIII, o. 4 a....	1	»
Le Droit d'aînesse, o.-b. 3 a.....	2	»
Le Truc d'Arthur, c. 3 a.	2	»
Coquelicot, o. c. 3 a..	2	»
Galante Aventure, o. c. 3 a.....	1	50
Hérodiade, o. 4 a.....	1	»
Les Locataires de M. Blondeau, c. 5 a....	2	»
Les Mousquetaires au couvent, o. c. 3 a ...	2	»
La Mascotte, o. c. 3 a.	2	»
Le Lapin, c. 3 a.....	2	»
L'Article 7, c. 3 a.....	1	»

Sigurd, o. 4 a.....	
Caïn, d. 5 a.....	
Le Petit Chaperon rou opérette, 3 a.....	
Une Nuit de noces, f. 1 a.....	
Virginie, c. 1 a.....	
Le Gant de Marcelle, 1 a.....	
Les Distractions papa, o. 1 a.....	
Les Terreurs de Jar coton, c. v. 1 a....	
La Serinette de Jeann c. v. 1 a.....	
L'Oiseau bleu, o. c. 3	
Madame Boniface, o. 3 a.....	
La Vie facile, c. 3 a	
Le Bel Armand, c. 3	
Le Parisien, c. 3 a..	
Madame Favart, o. 3 a.....	
Les Boussigneul, v. 3	
Le Huis clos, c. 1 a.	
Les Femmes qui fumen c. 1 a.....	
Le Consolateur, c. 1	
Les Parisiens en pr vince, c. 4 a.....	
Le Téléphone, v. 1 a..	
Les Pommes d'or, opé féerie, en 3 a. 12 tal	
Deux Orages! c. 1	
La Princesse des Cana ries, o. b. 3 a.....	
Le Réveil de Vénus, 3 a.....	
La rue Bouleau, c. 3 a	
L'Amour médecin, o. 3 a.....	
Nos députés en robe de chambre, c. 5 a..	
Casse-Museau, d. 5 a	
La Villa Blancmignon c. 4 a.....	
Lequel? c. 3 a.....	

Paris. — Imp. G. Rougier et Cie, rue Cassette, 4.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2153
A33M6

Ancey, Georges Marie Edmond
Mathévon de Curnieu
Monsieur Lamblin